

ESPRITS NOMADES



EXILS et MUTATIONS

Du même auteur

Passions à l'Oeuvre, Editions Praelego, 2010

Une Kumpania, Editions Photos Touraine, 2011

Esprits voyageurs, Editions L'Harmattan, 2012

Philojazz, Editions L'Harmattan, 2013

Emouvances, Editions L'Harmattan, 2014

Le Carnaval des Mimes, Editions L'Harmattan, 2015

L'ego chatouilleux du Bouddha, Edition999 en ligne, 2016

Sentinelles de papier, Edition999 en ligne, 2017

Echographies, Parole sidérée, Edition999 en ligne, 2018

Esprits nomades, Exils à l'œuvre, 2019 / 20, Editions999 en ligne

Site de l'auteur : *Agora37*

BLOG de l'auteur : *LegoBaladin*

- « *Qui suis-je ?* » pose Montaigne
- « *Un assouvi au regard d'exilé* » murmure l'homme des Lumières
- « *Que sais-je ?* » s'enquiert Socrate
- « *Mon exil est une œuvre* » confie le réfugié

Toute vie est une œuvre. Singulière et précieuse.

- « *Etranger, entre ou sors !* »
- « *Je garde un pied dedans
Je garde un pied dehors...* »

Visiblement, la gare d'Austerlitz achève sa mue. Combien de temps faut-il à un lieu pour faire peau neuve ? C'est la question qui me vient au moment où nous nous attablons dans ce café que nous connaissons bien, port d'attache familial, sécurisant pour les semi ruraux que nous sommes, rarement en partance mais toujours fascinés par la Capitale. Nous nous faisons la remarque que notre grotte de sédentaires a pris des airs de refuge à l'international depuis l'arrivée d'un réfugié dans ses murs. Notre manière à nous de transhumer ? A quand une sortie de la caverne façon Platon ?

Les yeux encore embués de voyage, nous discutons. Tout en replongeant dans cet univers parisien insolite, ce sont des nouvelles baroques de nos *territoires* que nous portons en guise de bagages. Voilà déjà plusieurs samedis que des marées jaunes et brillardes ont pris l'habitude de venir poser leurs banderilles au goût citron dans la chair lisse, et néanmoins présumée aguerrie, de nos élites dirigeantes.

Forfait de lèse hiérarchie que cette revanche de la masse sur la fine fleur, du flot humain anonyme sur le haut du panier présentement dépositaire des institutions comme des mandats afférents ? Mais tout pouvoir n'est-il pas fragile par nature, éphémère et transitoire à l'image des réalités de ce monde mouvant ? Leçon toujours neuve propre à guérir durablement (?) des tentations de l'hubris.

Il arrive que l'actualité du monde qui va réussisse à s'insinuer dans les affaires privées, nous plaçant ainsi face à des recoupements peu prévisibles et qui viennent brusquement bousculer nos certitudes du moment. Partageant les petits plaisirs d'un café matinal, nous réalisons, Béa et moi, que cela fait huit mois tout juste que nous accueillons chez nous Kamel, réfugié issu de son lointain Soudan natal. Huit mois que notre quotidien a changé au rythme de cet hébergement insolite et souvent déroutant, même si choisi, préparé, longuement planifié par nos soins.

Sur le mode de tonalités persistantes, le jaune de nos espaces nationaux et le noir de l'Afrique ont fait irruption de concert dans nos vies et nos esprits, avec chacun leur lot et leur cortège d'émotions, de questions et de doutes. D'incompréhensions récurrentes et d'invisibles clartés. De petites victoires et de vraies bonnes joies. Teintée de drame et d'humour, cette double réalité nous parle et nous comble de son parfum d'aventure, comme un défi venant pimenter l'âge qui s'avance. Avec toutes les interrogations sur la juste mesure colorant l'exercice, jamais atteinte, toujours au-delà ou en deçà, simplement approchée. Et tout le versant fortuit du *Kairos* cher à nos sages antiques : cette jonction des hasards qui bousculent, avec cette part de vérité cachée qu'ils nous révèlent à notre insu.

Nous avions prévu de passer la journée avec une solide amitié de quarante ans habitant la banlieue proche et nous voilà partis à évoquer la route longue, saccadée, semée d'embûches, qui marque l'intégration de notre réfugié depuis son arrivée chez nous il y a presque un an. Alors que, pressante,

l'actualité est en passe d'éclipser notre histoire dans un jeu de chamboulement que nous n'avions pas envisagé.

Les souvenirs fusent, récents ou plus anciens. Les anecdotes se pressent, ponctuées de sourires attendris, d'inquiétudes ou d'énervements encore tout chauds. Pas de place pour l'indifférence ou même pour une neutralité raisonnée : accueillir un exilé renvoie sans doute aux affres de son propre exil, intérieur celui-ci. Un exil de privilégié, peut-être, mais en forme de vrai dépaysement : celui du pas de côté qui sait ébranler les a priori et les certitudes. Pour trouver du nouveau.

J'ai du mal à suivre le rythme effréné qu'impose Béa aux souvenirs qui se pressent. Mais le plumeau s'est réveillé, trouvant son grain à moudre, sa matière à composer, son réel à gratter. Voilà bientôt mon petit calepin noirci de notes nerveuses, à l'image d'une partition jouant une drôle de musique, entre fugue indécise et gammes appliquées. Une petite musique chargée d'émotions, entre *staccato*, *crescendo* et *furioso*. La vie quoi.

I – UN NOMADE INTRANQUILLE

Ce jour de janvier, il est 14h et Kamel pointe sa carcasse frêle, essoufflée et joyeuse, dans l'encadrement de la porte d'entrée. Il vient de parcourir... 30 km dans la campagne alentour, nous annonce-t-il tout fier. Pour le coup, c'est nous qui sommes soufflés ! Sa performance toute neuve semble lui avoir redonné un moral qui le fuyait depuis plusieurs jours. Depuis Noël et les mauvaises nouvelles qui s'accumulaient en provenance de son Soudan natal.

Le régime du dictateur Al Bachir y sévit depuis des lustres, affamant son peuple qui vient brusquement de se rappeler à son souvenir. Des émeutes ont éclaté dans les rues de Khartoum la capitale pour protester contre l'augmentation du prix du pain, soudain multiplié par trois. La population pleure déjà plusieurs morts et les opposants connus sont pourchassés sans pitié par le régime. On assiste au retour des vieux fantômes, faussement assoupis depuis le dernier soulèvement qui remonte à plusieurs années. Trente ans que cela dure ! Trente ans : l'âge de notre réfugié, à une année près.

La femme de Kamel, logeant et travaillant à Khartoum, a dû fuir loin de la ville pour se réfugier dans sa famille avec leur garçon de quatre ans. Les miliciens ont envahi la maison construite des mains du Soudanais, se sont emparé des ordinateurs et téléphones portables pour éplucher toutes les conversations et pister cet opposant répertorié qui a déserté son pays. Ils savent qu'il est

réfugié en France. Le danger mortel qu'il avait fui quatre ans plus tôt lui saute à nouveau à la figure, dévastant son moral. D'une minute à l'autre, il est un bloc de souffrance.

Nous comprenons soudain dans toute sa réalité ce que signifie *fuir son pays*, cet acte inéluctable, implacable. Volontaire, assumé. La fuite dans l'exil forcé. Ou la mort. Et le destin qui s'écrit alors, avec sa dose de hasards, de circonstances, de soutiens humains, mais aussi de moyens physiques à disposition. Le créateur a bien fait les choses pour Kamel, béni des dieux : cet homme jeune, ce sont d'abord des jambes, longues, effilées, nerveuses, sans fin. Compas d'arpentage et outils de vie.

Il nous confiera qu'il devait, enfant, parcourir chaque matin plusieurs kilomètres pour rejoindre l'école, dans ces grands espaces soudanais peuplés d'animaux sauvages et pourvus d'une nature luxuriante. Alors courir sur de longues distances, il connaît ! Avaler l'espace pour conserver ce flux vital indispensable à une survie sans cesse remise en question. Et même si cette thérapie a le goût de l'universel, elle a pour lui valeur de conservation pure et simple. D'intégrité et de salut.

Nous saisissons simultanément, à cet instant, la singularité logique de son regard sur la vie : cet homme se vit pisté en permanence, en état de préservation toujours provisoire. L'éphémère s'est depuis longtemps glissé dans une matrice instable, titillant avec insistance ses forces vitales.

Première leçon, ou confirmation de ce que nous sentions déjà chez Kamel : une peur bleue de ne pas résister à la folie qui gagne l'esprit lorsque le corps cède à la panique d'une traque incessante.

Nous apparaît soudain l'urgence d'une consultation au centre médical le plus proche, celui de notre petite ville. Rendez-vous est pris dans les deux mois qui suivent. En attendant, nous voilà présentement rattrapés par l'écho de nos propres désordres locaux, au goût jaunâtre, avec des airs de soucis de riches déstabilisés par leurs fins de mois difficiles. Le relatif nous saute aux yeux. Nous *envoie promener*, comme on dit. Balade salubre !

Devant un Kiosque à journaux de la gare, je suis soudain saisi par la brutalité de ce que je prends comme un pavé dans la figure. Le titre s'étale à la une d'un quotidien, tel une menace : *Ces ombres qui planent sur l'Esprit des Lumières*. Un abattement qui gonfle encore à la vue du chapeau en forme de question frontale : *Les idéaux de progrès, de raison et d'universel sont-ils devenus obsolètes ?*

Comme ils y vont les bougres ! Plus de deux siècles de progrès suspendus d'un coup. Tant de décades d'efforts pour en arriver là, à ce constat de déprime et de frousse. Nos propres compas à nous seraient-ils à ce point usés ? L'Encyclopédie et la Déclaration des Droits de l'Homme en passe de se trouver subitement gommés. Sans autre forme de procès. Insupportable !

Il faut réagir. Et sans tarder. Enfourcher une nouvelle fois la large et puissante encolure de taureau d'un dieu bienfaisant, celui qui a autrefois ravi la belle Europe pour l'emmener par-delà les mers vers une aventure au goût d'universel. Chevaucher pour aller témoigner, protester, argumenter. Echafauder, rassurer, convaincre. Le défi est de taille, l'avenir engagé. Et la partie loin d'être gagnée. L'Histoire cogne à nos portes, et nos dirigeants sont attendus au tournant de leurs décisions et de leurs actes. La réaction de nos démocraties sera-t-elle à la hauteur des enjeux ?

D'autant qu'une chausse-trape de taille s'est imposée au fil de l'actualité qui court ces derniers mois. L'épineuse question des réfugiés a transi le débat public européen jusqu'à hérissier de vraies portes mentales, aussi prégnantes que rampantes, entre les Etats et leurs citoyens.

L'afflux subit – autant que subi – de migrants vers le vieux continent a peu à peu créé une guerre navale larvée entre les navires d'ONG humanitaires et des autorités avant tout soucieuses de désamorcer les angoisses des populations autochtones (via des millions d'électeurs potentiels), en gonflant les muscles de leur fermeté et de leur crédibilité. A ce jeu maritime du chat et de la souris, la suspicion est de mise. Chaque bord marque des points tour à tour, sans jamais parvenir à épuiser pour autant l'adversaire. Les opinions publiques se contentent d'observer, alimentées par les rumeurs incessantes de médias surexcités. Coups de com' et intox – *infox* – guettent à tous les coins de discours. Où peut se nicher un semblant de vérité acceptable face aux coups de boutoir de l'émotion instrumentalisée ?

C'est maintenant l'état de maturité de la société qui doit parler.

Un cap a été franchi avec le cas Cédric Herrou, cet agriculteur de la vallée de la Roya, mi-humaniste mi-anarchiste, dont la propriété perdue dans une oliveraie à flanc de montagne, sur les hauteurs du pays niçois, a servi d'accueil à plusieurs vagues de migrants soudain aboutis là, surgis de nulle part. Comme autant de cailloux horripilants dans la chaussure éculée d'un Etat impuissant à envisager le problème dans sa complexité juridique et humaine à la fois.

De sa voix tranquille, sûr de son fait, l'homme de la terre affiche un bon sens impassible face aux tracasseries administratives venant défier les déterminations les plus basiques. Le militant contestataire avance l'arme imparable du pragmatisme pour mieux pointer l'impuissance d'un Etat *de droit* poussé à bout d'arguments. Oui, l'accueil de l'étranger de passage est un acte naturel relevant du réflexe immémorial propre à tout citoyen de base. Et non, le délit de solidarité mis en avant par les autorités ne peut résister à ce réel toujours têtue. Le réel du vieux droit d'assistance, universel, légitime autant qu'inscrit dans la loi.

Le péril de *couleur* n'en a pas fini d'échauffer les esprits. Au point de pénétrer les imaginaires jusqu'en leurs racines les plus archaïques. Qu'en serait-il, présument les cerveaux frondeurs, si tous ces exilés arboraient de bonnes têtes de blonds aux yeux bleus déferlant depuis les lointains pays du nord ?

Voilà qui serait sans doute plus acceptable ! Convenable : ils nous ressemblent tant.

Peurs et représentations travaillent si bien nos imaginaires que nous n'hésitons pas à les recouvrir de la couleur de nos fantasmes. Ainsi, nous voilà subitement devenus cobayes prisonniers de la compétition, infernale autant que vaine, entre deux camps colonisant notre monde mental : les sans frontières contre les adeptes du mur. Avec, comme souvent, la ressource d'une position acceptable, mesurée, en équilibre entre ces deux pôles extrêmes. Décidément, « *Libre* », le titre du film contant cette histoire sonne juste. Il met à jour nos mécanismes les plus primitifs en nous appelant, du fond de nos consciences, à les dépasser nous-mêmes individuellement. Un vrai défi personnel et collectif.

Il semble problématique de compter sur une supposée cohérence de l'Etat de *droit* (mais de quel droit parle-t-on ?) pour rappeler chacun à ses *devoirs* élémentaires (chacun les connaît d'instinct, mais quelle place leur reste-t-il dans nos esprits de citoyens du moment ?) Cédant aux sirènes d'un populisme censé tirer les esprits vers le bas, nos gouvernants se font l'écho inquiet, impotent, maladif, de la masse – fantasmée elle aussi – de concitoyens supposés faibles, influençables (comme tout pouvoir aime à les modeler à sa guise !) Le ressort mimétique à l'œuvre ici nous coupe de nos libertés en plaçant un voile sombre entre nous et le monde, entre notre for intérieur et ses choix, entre le réel toujours complexe et nos vérités à repenser sans cesse. Belle leçon que celle administrée par un anar diseur du

droit face à un Etat pris en flagrant délit de mettre ses devoirs sous le tapis de ses impuissances ! Le monde à l'envers. Monsieur Hérou, décidément, nous sème une pagaille aux fondements... justifiés.

L'hiver s'annonce... chaud. Pris entre les urgences de notre sphère privée et les agitations en cours sur la scène publique, nous évoquons des bribes de souvenirs récents qui se pressent bientôt, venant bousculer le climat pourtant neutre, à la temporalité suspendue, d'un quai de gare.

Comment oublier ces premiers jours de mai dernier qui ont vu l'arrivée chez nous de Kamel, extirpé des quais d'une autre gare, celle de Tours, où il passait ses nuits dehors, tel un SDF ? Jusqu'à ce que l'association *Entraide et Solidarité* le prenne sous son aile et l'oriente vers une famille d'accueil.

Nous revoyons avec émotion ce premier jour d'hospitalité où la tête et le regard du réfugié se sont levés à notre question posée : « *Qu'est-ce que tu aimes faire ?* » Et sa réponse d'alors, claire, nette : « *L'école* ». Il nous confiera par la suite n'y être allé que cinq courtes années, contraint de l'abandonner pour une cause majeure : l'assassinat de son instituteur par une bande armée, cas hélas fréquent dans son pays. Cruelle évidence de sa réponse.

Et nous n'étions pas au bout de nos surprises quant à ses réactions. Ainsi, à la vue de sa future chambre, c'est un mouvement de retrait, de refus de la main qui jaillit en premier, comme si, en lieu et place d'une petite pièce de

quelques mètres carrés, c'était un vrai palace qui lui était proposé. Et dont, d'emblée, il n'était pas digne.

D'autant que le protocole de l'association prévoyait – sérieusement – une prolongation d'une semaine... à la rue (!), afin de laisser le temps du choix de part et d'autre. Protocole finalement réduit à trois journées d'essai et conclu ensemble par un contrat dit de *colocation*.

Premiers jours problématiques, chargés d'hésitations, de petits pas. Comme ceux d'une convalescence qui ne va pas de soi et s'étire, sous la peur irrépressible de rester seul, chambre close, comme dans la maison. Béa et moi sentions bien la confusion s'abattre sur Kamel, comme si tout cela n'était qu'un beau rêve sans suite, qu'une fiction impossible à assumer jusqu'au bout de son réel, si perturbé depuis quatre ans.

Il nous fallait laisser passer cette période de transition qui voyait notre réfugié garder encore un pied dans son ancien état de fuyard et de SDF. Seule solution – temporaire – celle de lui proposer de nous accompagner dans nos activités quotidiennes. Et, cela tombait bien : notre pratique de la natation lui plut d'emblée. Elle devait lui rappeler ses nages adolescentes dans le Nil, nages instinctives, ludiques, assez proches de celles de l'animal se jetant à l'eau : naturellement. Au diable nos techniques natatoires et autres figures esthétiques, Kamel se déplaçait dans l'eau aussi efficacement que sur la terre ferme. Et visiblement avec le même plaisir.

La surprise vint d'ailleurs, sur un mode culturel que nous n'avions pas anticipé... et pourtant ! Sortant du bassin, Kamel tomba nez à nez – si l'on peut dire ! – avec d'autres corps dénudés s'ébrouant sous les douches. Dont celui, un jour, d'une ancienne collègue de travail que je voulus lui présenter, dans un geste spontané. Plongé dans une double confusion irrépressible (un corps dénudé et, plus encore, féminin), notre réfugié ne put qu'esquisser une tentative de fuite... du regard d'abord, de toute sa personne ensuite. Ma collègue fit mine de ne pas s'apercevoir de sa réaction.

Nous venions de toucher du doigt, sans parcourir la moindre distance dans l'espace géographique, le décalage qui peut séparer les représentations entre deux cultures. Et cet instinct – irrépressible – du rejet de notre dimension physiologique, sensible, instillé par certaines religions. Cela aussi faisait partie du projet d'accueil.

En attendant, désertant de plus en plus souvent sa chambre, le réfugié continuait de nous suivre un peu partout où nous allions, accompagné de son cahier d'écriture et de son Coran. Comme deux objets sacrés qui l'aidaient à garder une colonne vertébrale. Et la partie essentielle de sa dignité.

Bienvenue au fond de nos *territoires* ! Perdue au creux du sud Touraine, notre petite ville d'Indre et Loire inclut ces espaces ruraux qui viennent de s'échauffer en ce début d'hiver. Le jaune pétard s'est soudain mis au goût du jour, et les samedis s'égrainent sur un mode criard, protestataire.

En formation linguistique à Tours, Kamel rentre à la maison chaque soir, et son bus se trouve parfois ralenti par de petits groupes occupant le rond-point d'entrée dans la ville. Un large et radieux sourire en dit long sur sa réaction ironique et gourmande lorsqu'il prononce « *gilets jaunes* ». Visiblement, cela vient brouiller la vision qu'il a de l'Occident en général, et de notre pays en particulier.

On imagine les questions se bousculer dans sa tête. Comment un peuple riche, avancé, pris pour modèle par tant d'autres, peut-il mimer un tel mécontentement alors qu'il présente toutes les apparences d'une société organisée, où personne ne semble présentement en état de fuite ni de souffrance apparente ? Incompréhensible pour lui, hors de proportion en tout cas. Même si la situation est plus complexe que cette approche d'un regard tout neuf d'exilé soudanais.

Réputé introuvable, versatile, le peuple (mais de quel *peuple* s'agit-il ?) arbore des mines d'ado buté, boudeur, grondeur. Aux manières puériles. Prêt à la bêtise, à l'émeute, si on ne lui accorde pas son bout de gras, et vite !

« *Retenez-nous !* » semblent crier les mines goguenardes d'une minorité de blocage devenue agissante. Notre vieux pays se cabre soudain tel un cheval devenu fou.

La démocratie étale son malaise dans une ambiance de crise. Plus personne n'écoute personne dans un espace public chauffé à blanc.

L'Etat est seul et subitement nu. La fabrique du citoyen en panne.

.

Notre élan du printemps, qui a vu débarquer Kamel, se teinte d'inquiétudes. Pour autant, celui-ci semble s'adapter peu à peu à sa nouvelle vie. L'exilé forcé des dernières années (il a quitté précipitamment le Soudan en 2014, il y a presque cinq ans !) se mue désormais en sédentaire appliqué. Les points de repère ne manquent pas : temps réguliers de formation linguistique dans la semaine, propositions de sortie avec les autres réfugiés pris en charge par *Familles Solidaires*, rencontres entre familles d'accueil et avec les jeunes. La présence et la rigueur de l'association nous rassure tous, renforçant le sentiment de bien-fondé de notre action présente et à suivre.

Un ordinateur de récupération permet à Kamel d'ouvrir son propre compte de messagerie et de suivre en direct l'état de son parcours administratif. Pôle Emploi, CAF, couverture santé, Banque postale, notre réfugié goûte avec délices aux mille détours et contours de notre Babel paperassière. Et nous les fait partager par la même occasion, comme si nous en avions oublié toute la complexité d'origine. Nous voyons avec effroi les feuilles s'entasser dans sa chambre, mélange de cours, d'administratif et de personnel. Pour ne rien arranger, il se trouve que son adresse postale, basée à Tours, est différente de celle de son lieu d'accueil. L'ambiance migratoire est ainsi préservée !

Alors on range ensemble, à tour de bras et de patience, habillant nos efforts d'un zeste de pédagogie et d'un lot impressionnant de *post it*. Mais rien n'y fait. Question de culture, d'habitudes, de repères trop nombreux à intégrer à la fois. Les papiers sont et resteront une énigme pour le réfugié, alourdissant d'autant notre tâche d'assistance. Au passage, ils auront le chic pour